

Julie Buisson

Aube tracasse



Julie Buisson
Aube tracasse

[appareil]



Bruno Guattari. Éditeur

I

Par-dessus

Echeveaux.

Fils tressés, torsades engluées.

Cabane d'enchevêtrements figés, accumulés. Aplats plaqués mis en forme ; une ouverture fait fenêtre ; cocon de pensées, cabane de songes éveillés de mots coincés, de vieilles redites irisées. Du dehors rien à dire, surfaces lisses un peu amidonnées, ça a l'air de tenir. Bien ! C'est une construction sérieuse.

À l'ombre de. À l'écart. Discrète.

Le tissage empesé embaumé mal pansé pèse sur l'échafaudage souple de la structure. Elle tient l'accumulation, elle la supporte ; il faut que ça sonne droit que ça tienne juste.

Retenue.

Cage de fils tendus, tendres liens invisibles - impasses - leurs visages impassibles tiennent dans le suspens, tiennent immobiles impalpables, masques de fortune bon cœur crochetés de soies, de poussière. Corps oubliés, les visages familiers tiennent en suspens dans le cocon caverne, la cabane.

Écheveaux emmêlées, fils raides et fils fraîchement tissés ; soies graves n'oublie pas, tissages superposés cachés.

Les attentes.

Leurs attentes, croit-elle, *ils*

Elle y pense, elle n'a même pas besoin d'y penser.

Les attentes crissent jusqu'à elle, crient leur appel sans bord, en résonne l'écho au plus profond, au plus mou de sa moelle.

Elle attend, elle n'entend plus que l'appel, que l'écho qui ricoche.

Dans sa construction elle est sourde à sa voix, à la voix du présent, elle attend, rappelée retenue entortillée.

Elle aimera quiconque criera l'appel mais il la ramène amère dans sa construction, dans la cabane cocon.

Entre temps elle oublie.

Elle vit.

Elle vit dans la maison : c'est la cabane.

Elle a oublié, elle ne voit plus. Yeux du cœur encroûtés d'habitudes. Elle fonctionne elle aime elle travaille ; c'est une adulte, elle sort elle est entourée, entrouée.

Elle ne voit pas, elle est bien entourée, des gens, des liens vifs, neufs, par-dessus ; ponts suspendus, points de jonctions. Par dessous l'entrelacs continue de couvrir, faire corps faire peau.

Des ponts parfois elle doute – un silence détonne, le doute dénote, une fissure, paf le pont s'écaille dans une fumée fracassante : monceaux de pierre de béton, troncs de métal disloqués, formes vagues qu'elle devine sous le nuage de poussière, sous le tracis du silence. Il suffit d'une brèche.

Ponts déjà crevassés de fils de soie, tirés par le bas par l'entrelacs d'écheveaux ; leurs pieds de géants posés sur d'antiques marécages s'y enfoncent sans effort. Infiltrées, les précieuses constructions ; le béton fissure jusqu'à ce qu'il fonde comme un sucre. Rien ne tient. Des ruines. Elle n'en voit plus que les ruines.

C'est ainsi que cela se passe : c'est évident, ça s'écroule, ça va s'écrouler.

Mais

À l'autre bout quelqu'un l'appelle, la rappelle à elle.

Mais non ! Nulle ruine, sottise, ris donc. La voilà qui avance à reculons, ça tient, elle oublie continue elle les rejoint, elle gambade presque, ça tient.

Par-dessus tout elle continue elle poursuit, elle ne voit pas le fil, elle le sent juste avant de l'oublier, petite gêne presque rien, une retenue, pas d'entrave, petits pas, ça tire un peu.

Par-dessus elle croit qu'elle y arrive, mais... Quand elle s'éloigne elle se rapproche, c'est l'élastique. Au mieux elle s'éloigne au plus ça tire, par-dessous.

II

Par dessous

Etagères, meubles à retaper, pots, outils et vieilleries, mains emberlificotées. Armoire, boîtes, seaux, cartons, divers sacs et flacons. Un vieil abri de jardin, un cagibi, peu importe.

Des coins aux recoins, dessous dessus derrière, partout, là et ici, reliés. Partout tout le temps. Toujours là, hors de la vue, loin, près, toujours prêts, partout, toujours là. Chacun chez soi, mais là, embusqués sous les mots sans voix, brume de brouhaha estompé.

Cagibi abri de jardin. Un cœur bat sous la trame pruine des pensées. Du sol au plafond, les murs tressés de, une toile dense grise de poussière, dépôts du passé. Elle couvre, recouvre, les bras les ailes collées, la lumière empaquetée, le souffle. Toile d'araignée, peau translucide, fait voile au-dessus du visage, partout, entre les doigts entre les bras entre les jambes entravés. .

les orteils dépassent

La vieille lucarne filtre la lumière du dehors, ce qu'il en reste traverse mollement le tapis de toile ; poudre de lumière tamisée.

C'est alors qu'une amorce, à peine. Parce que tout tient si bien. Un petit mouvement. Tout tient ensemble, alors un écart, quel écart ? *Essaie*. Poignet souple, fils flexibles pour de faux, remords. Tout tient si bien, elle y tient.

Tout part de sa tête. Elle est le centre, elle est l'araignée. Elle est au centre, elle est la mouche prisonnière. Lumière filtrée. Le filet de toile se creuse et se bombe avec sa respiration. Cils sales crottés, jambes, bras repliés contre elle-même, ils grincent de croûte sèche ; recroquevillée sur elle-même, elle ne prend pas de place.

Il faudrait, elle voudrait émettre un son, un appel. Elle ? Un mot, ouvrir la bouche, à peine, avant que l'araignée ne besogne de nouvelles coulures figées de sécrétions couturées jusqu'aux commissures.

Le son doit sortir de ses petits poumons sacs en papier trop petits. Personne ne lui demande de l'ouvrir. Si elle... Si elle... ?! Si elle venait à, oh ! Sursauts du cœur bouillasse au ventre tendu bouillotte de viscères à bloc.

Mais il s'agira de l'ouvrir. Elle a décidé. Et d'arrêter de baver la toile tendre pas flexible, baver d'amour sous cloche. Etreinte cousue de fil blanc invincible, élastique raide, amour indicible, *rien ne nous séparera*.

Elle a décidé. Mais, comment ?

Sous le regard de l'araignée rien ne se perd rien n'est oublié rien ne s'échappe, c'est beau l'amour fil l'amour fille moi fils toi filial.

Mais ici rien ne change tout se tient.

La rambarde. Le garde-fou.

tiens-toi bien

si tu cours

attention tu vas

donne-moi la main

tu n'arriveras pas

Ici

Les liens de soie vibrent jusqu'aux poils de l'araignée, pas besoin de se déplacer. Sa gorge serre de l'intérieur, les ganglions la glotte enrubannée de soies, elle a les boules les ganglions en pelotes, elle se racle la gorge le chat ne veut pas sortir, le fil invisible le fils serre la gorge sans laisser de trace, elle déglutit dégorge aspire le voile poussiéreux de sa toile.

Tisser c'est œuvre d'araignée, ça lui sort du cul en fil tendu fléchissant frais puis solide, tenace.

Si solide, alors comment pourrait-elle ?

Ne plus exister araignée, ou : araignée errante. Dégagée du fuseau familial emmêlé emmitouflé, momie criblée empapillotée.

Les fils, les bandelettes usées jusqu'à la moelle, desséchées, faindées, travers de la pensée. *Je tiens à toi, je tiens tellement à toi.* Chaque poil des pattes de l'araignée vibrisse, fil à pêche, ça mord. *Est-ce que tu tiens vraiment à moi ?* Fallace élasticité.

Laisser partir ? Chacun est à sa place.

Recoins sombres, les momies tuméfiées suspendues dans le temps de l'appel sans fond, dans le fond du cagibi abri, engluées par ces fils de soi.

Sur une soie fraîche, une particule de lumière se pose et scintille un instant.

Elles sont là, sèches et recroquevillées elles aussi. Elle sait qu'elles sont là, toujours, elles sont là les exuvies, les deux enveloppes de présences reliées aux pattes de l'araignée.

Tout part de ma tête, se dit Araignée. Rien ne bouge sinon les flocons de poussière. Rien aucun signe de changement, tout se tient mais se tient à lier, alliés à jamais, tout coincés, tous coincés, retenus, il faut tenir bon, se retient-elle.

L'araignée se décide mais. *Vas-y ne te retiens pas. Elle décide de se dégager. Prends de la distance. Compagnons de cordée, si tu tombes je tombe, compagnons de corps et âmes, si je tombe tu tombes. Qui tire les ficelles, qui va s'en tirer ?*

S'en aller.

toi je te retiens

Ou : peut-être juste foutre le feu à ce cagibi abri de jardin, abri perdant qui perdure. *Sortir de mes quatre mues ?*

Parfois, souvent, Araignée s'agite, s'inquiète ; la paupière tremble, le cœur fléchit. Petits sacs en papier, les poumons assoiffés d'air. Elle pense avoir manqué, raté, ne pas leur avoir montré, assez. Elle est sûre. Lien distendu. Qu'elle n'a pas été assez, qu'elle a été trop. Présente, absente. Qu'il faut renouer, retendre le lien. Jusqu'à un *ne t'inquiète pas, jusqu'au nous sommes là*, qui vont la rassurer un temps. Elle sent alors le lien, à nouveau, oui elle est rassurée elle peut compter sur eux, elle n'a pas raté, elle peut retourner dans sa léthargie qui effleure juste assez pour supporter, pour se tenir tranquille, coite, retenir, oublier. entortillée

Ou : torpiller l'abri de jardin, bris de conflits éparpillés, une torpille et hop, fini. Démêler l'écheveau ? Un après l'autre démêler les nœuds qui se forment et se figent, se fagotent, c'est si long, elle n'a plus le temps, elle en a assez.

L'araignée au sommeil léger se languit s'ankylose elle imagine projette mais rien ne tient ; ça se désagrège, rien à retenir, elle cherche encore, elle essaye sans trop y croire, ça se défait, elle n'a rien en main, elle essaye encore, autrement, elle échafaude, ce n'est pas comme il faut, ça lui glisse, elle patauge, elle fait du sur-place, s'enfonce dans son marécage. Elle n'a pas bougé de son abri cabane. C'est bien elle ça.

Se dégager ? Mais elle ne sait par quel bout commencer.

Pas besoin de les voir, elle sait qu'elles sont là, les momies exuviées, elles se cachent sous leurs bandelettes embobinées, dans l'ombre de la cabane. Elle-même. S'en défaire ? *Si nous...* Telle-ment nouée : et si tout partait du ventre ? Elle voudrait se débouter, déborder de son ombre. *Il faudra s'armer de patience*, se dit-elle dans son demi-sommeil oui, *m'armer, il faudra m'arrimer*.

Mais c'est l'aube de quelque chose, elle le sent.

Alors elle se décide, s'inquiète, se prépare, s'émeut. Elle se racle la gorge un bon coup cette fois, pour pouvoir pénétrer le silence d'un bond, perpétrer des mots dits. Elle n'aurait pas dû ? Quelque chose la démange ça gratte ça frotte et frétille de plus belle, elle tousse, ouste ! Déglutition en suspens ça bouge sec dans son gosier, elle s'agace, se démène, se secoue dans tous les sens...

Elle ne voit pas, elle sent les battements secs et fragiles, l'effroi : les battements tragiques du Bombyx coincé dans sa gorge.

Elle a réveillé le papillon qui dort.

Battements énervés battements cassants il n'y a pas de place pour le papillon c'est la panique. Quand il se pose il glisse quand il s'accroche il ne cesse de se battre des ailes. Elle tousse suffoque il doit sortir les mots avec, il s'agite, elle se tourmente se secoue, bouscule le barda, du bruit, des particules se soulèvent. Chambard dans l'abri ça tire les fils ça grince, il frétille s'impatiente, elle se débat, bandelettes tendues, secousses jusqu'aux momies, à-coups secs, spasmes énervés, contorsions en tout genre, crispations en puissance,... Micro-séisme sous le velours de poussière.

branle-bas

Désenclavée, elle se dérouille, elle secoue le cocotier et ça tire ça mord acide au bout de la ligne. Soudain elle voit, en face d'elle... Un visage désclérosé, plein, la regarde. Une des momies, une momie qui ne l'est pas, la regarde comme âme qui vive.

Ça la glace, coup de chaud, ce n'est pas une momie, elle a figure de chair et de peau, ses yeux l'ont vue, de vrais yeux, pas de verre ou de pierre, la regardent depuis la pénombre.

Est-elle un rêve d'araignée, pourtant la momie qui ne l'est plus la regarde. Quel malaise. Une rencontre. Si familière pourtant. Elle ne sait plus où se mettre dans sa présence. Paralysée au point que même le papillon s'est figé. Elle a troublé l'ordre. Secoué. Bousculé. Elle a inquiété. Elle doit s'excuser. De qui de quoi d'elle d'être d'exister.

ce regard

Alors elle bruit entre ses lèvres, entre les ailes du papillon, elle bruit *c'est ma faute*, elle ne le pense pas, elle regrette, *pardon c'est de ma faute*, elle regrette, *tout part de ma tête, c'est ma faute qu'on en soit là*. Regrets remords.

ne pas naître ses tords

Dans le clair-obscur qui ne séduit rien et laisse les ombres aux ombres elle voit et elle est vue et se sent nue. Dans sa carapace racrapotée elle se dit qu'elle n'aurait pas dû, *mais c'est trop tard*. Comment a-t-elle pu ? *Quelle ingrate attitude se ronge-t-elle*. Peur au ventre elle se fige, angoisse, *j'ai exagéré j'ai trop tiré sur la corde*. *Je suis mauvaise, je n'ai pensé qu'à moi*. *C'est sûr ils sont déçus*. Déchirement. *Ils sont si fragiles*. Elle rumine ça turbine, ça file de soi par de là elle, papillon coi de même, elle n'ose plus bouger le petit doigt. *Comment me rattraper ?* Dans son vertige elle voudrait tirer sur tous les fils qui les relie, elle se retient de tout, souffle court, panique en suspens. Puis elle entend :

– *On peut passer l'éponge*.

Elle va être pardonnée, oui, la voilà soulagée, soulagée mais. Elle voudrait dire *passons...* Son silence pèse.

Elle entend à nouveau la voix douce et aimante :

– *Et si on passait l'éponge, hein ?*

L'éponge gorgée d'eau crayeuse, l'eau sale des mots et des signes déjà effacés, pour laver le tableau noir de la mémoire. Diluer, étaler. *C'est ma faute mais*

Elle veut dire, mais le papillon flippé en travers la gorge se remet à battre des ailes. À nouveau elle s'étouffe, s'ébranle pieds et bras enchevêtrés et son chambard contenu fait vagues à n'en

plus finir à travers le cagibi l'abri.

Elle voit que l'autre, le visage aux traits, les yeux d'âme qui vive, ne comprend pas. Le visage qui a parlé ne comprend pas son silence son agitation son refus d'obtempérer, la réponse qu'elle n'a pas formulée. *Il va couper les ponts c'est sûr*. Il s'enfonce, prend du recul, se retire... Mais des liens tissés éprouvés ratissés, de l'élastique raide, soudain il y a du mou, il y a du jeu. C'est du sérieux. Elle essaye de lui chuchoter, d'arranger. Mais elle veut tenir son cap, de ne pas renoncer cette fois juste cette fois.

Le visage de l'autre recule, tout tire en elle supplice, il se retire pour se fondre à nouveau dans l'épaisseur de la pénombre, elle devine elle entend le visage qui s'offusque d'un râle grinçant.

Dans l'attente elle se débat souffre de ne pouvoir s'arrêter, se plier, calmer le jeu, se conformer.

Après un temps disparu le visage réapparaît. Dans la demi-ombre il réapparaît le visage aux traits secs et il tire, tire un sourire de tout l'ivoire de ses dents. Elle doit être soulagée, elle se doit de répondre alors elle aussi tire sur ses lèvres, et les ouvre sur ses dents serrées saupoudrées d'écailles de papillon.

Ils se sont souri, l'éclat ensevelit a rassuré les arrières, elle est peut-être pardonnée.

Elle se demande maintenant comment. *Comment maintenant ?*

Le papillon effrayé s'effrite à nouveau, elle tousse sans relâche, perturbe de plus belle l'intranquillité, elle se débat de l'intrus intérieur. Les deux non-momies pleines s'agacent sous cape, elles s'exaspèrent de son tempérament, ses excès d'existence. Elle ne tient plus en place. Elle le sent, les deux fourreaux envisagés communiquent, discrets tirages de bandelettes interposées ça

bruisse entre deux toux, ça la fout mal, elle en oublie de leur dire
qu'elle... de leur dire comme elle les aime

amour

viscéral

8

Alors toux se met en branle, petits poumons bronches bronchioles alvéoles, diaphragme tendu, tripes pressées, postillons trachés, cagibi abri, murs d'accumulations, air opaque, poussière éteinte en suspension, silence crasse.

La toux fortissimo l'irritation ne chasse pas le papillon, il s'agrippe de ses petites pattes sur les parois enrouées que sa transe assèche. Ostinato puissantes quintes inutiles et encore tremendo et ainsi de suite et encore et plus fort et entre et sort encore, brasse, tousse, pousse, à peine, entre, sort, et soudain, de l'air l'agacement de l'air des cordes vocales surgit tutta forza

un cri

de rage

Surprise elle-même. Paupières encroûtées ouvertes. Elle cligne des yeux dans l'obscurité de l'abri de jardin du cagibi, dans la pénombre crue de la vérité elle se demande elle ausculte les coins et recoins.

Etait-ce un malentendu ?

Elle voit trouble, elle ne voit plus les visages en suspens des momies, elle scrute et devine les tas de bandelettes lâchées pour elles-mêmes, abandonnées, tirées d'elle, retirées mâchouillées de sa substance de momie pansée, mal pensée, le tas de bandelettes vomis éclusés, le tas mou. *Où sont ? Où étaient ? Rien donc ? Moi ?* Elle araignée se retrouve seule. *Tu y tiens tant que ça ?* Elle tire vers elle, elle appelle, renonce, renonce encore, comme avant, mais rien. A ces gestes lestes, à peine un mouvement de l'unique bandelette. Une seule bandelette débandée fatiguée à travers tout le cagibi abri de jardin, déroulée autour d'elle-même.

Araignée, perdue au milieu de ce tas lâche.

Tu peux y aller

Seule,

Mais vas-y,

Elle se demande :

Qu'est-ce qui me retient ?

Au fond de sa gorge en feu au bord des papilles, elle ne sent plus le papillon Bombyx. Du cri s'est-il enfuit ?

Tout est plein d'amour.

III

Par-delà

Un couloir frais au carrelage géométrique, lumière adoucie par la vitre sablée de la porte d'entrée. La petite regarde la grande porte. Pleins de couloirs dans sa tête, elle est petite sur le carrelage froid.

une échappée

L'escalier vers les chambres. La porte du salon, celles de la cave et de la cuisine. Elle a quelque chose, une gêne dans la gorge, mais elle est occupée, depuis ce matin elle est un peu ailleurs. Elle s'est rapprochée, elle hésite devant la porte. Elle écoute les bruits de la maison, elle n'est pas seule, elle n'est jamais seule. Elle est seule dans le couloir.

la main sur la poignée

Elle toussote ça chatouille ça la démange.

Les bruits de la maison à travers les couches de murs, les bruits opaques. Elle entend, elle devine leurs mouvements, ils sont occupés, elle entend les chuts de la maison.

Au bord de, à franchir, elle est seule. Une main sur la poignée, l'autre tient l'anse d'une petite valise molle. La main presse et tire la poignée, elle entrebâille la porte. Un souffle. Elle ferme les yeux. L'air du dehors. Elle tousse, cette gêne encore mais elle est ailleurs, elle est déjà de l'autre côté.

Elle est déjà dehors là où personne

Dans un murmure de maison elle entend son prénom.

On l'appelle, de loin, à travers l'épaisseur des murs. Qui l'appelle ? Où sont-ils ? Dans la cuisine, la chambre, en haut.

Elle entend son prénom dans un soupir de maison.

Fermer la porte, sans bruit, mains qui tremblent soudain, sur la poignée, sur l'anse ; le cœur explose, les pensées défilent.

Mais ils sont partis, ils sont partis faire des courses, ils lui ont dit.

C'est elle qu'elle entend.

Dans la maison vide, l'appel résonne tracasse.

Dans le couloir, la main sur la poignée, secousses du cœur, la porte à nouveau entrouverte, la petite respire, la valise en main, l'appel du large l'absorbe, remplit ses poumons, l'aspire.

Tout petit dans le conduit de la gorge il se tortille et progresse vers la sortie, le ver à soie sorti de son cocon.

Le ver est dans la trogne.

Il chenille, elle le laisse faire, elle est préoccupée, hésite. Il glisse dans sa salive, rampe dans le visqueux entre la gencive et la joue. Elle fait un demi pas, sent soudain le lien invincible, tendu jusqu'à l'os. Il a trouvé l'échappatoire.

Il fourre sa tête entre les lèvres humides.

IV

De l'autre côté

1

La petite tête du ver blanc débouche d'entre les lèvres sèches souvent traversées de lambeaux d'inquiétude. Son corps annelé s'extirpe pattes après pattes, il gigote maladroit, ausculte l'air poudreux du cagibi abri de jardin.

Elle, nue comme lui, sans bandelettes et ni soies, le saisit, délicate. Elle sort la chenille de Bombyx de ses lèvres, la pose sur sa paume ouverte, les petites pattes la chatouillent en arpentant sa main.

Elle la regarde et oublie, un instant

Elle est ailleurs

Elle est ver, virgule gigotant, feuille de mûrier, bec de mésange

Elle est chant du merle, ciel qui rougeoie, bleu nuit plus dense au firmament

Première étoile, planète

Elle sent, petit à petit l'étendue de la nuit s'étaler sur elle, sans elle surtout

sans elle

2

Cette fraîcheur

Elle repère Polaire, Ourses, elle père mère fratrie, constellations.

Elle trace des lignes entre les points, réunit les étoiles sur un plan imaginaire, elles s'alignent bien c'est beau mais vertige

Dans la profondeur de la nuit, pas de constellation, juste des étoiles dans l'infini sidéral.

3

Peut-être que l'amour c'est l'espace

4

L'air est frais dans ses poumons elle le sent elle respire à pleins
poumons ils se libèrent se vident pour de bon

Elle est ailleurs

Livres

Déjà parus

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018

Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018

Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019

Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019

Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020

Vous pouvez commander nos ouvrages directement en ligne depuis notre site (paiement sécurisé) : <https://www.brunoguattariediteur.fr/index.html>

•

Revue numérique

[margelles n°1, printemps 2020](#)

•

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus Conclusus*, 04.2020

Jean-Claude Terrier, *La crête La faille*, 04.2020

Alexis Hubert, *La phrase, cet élastique*, 05.2020

⌞

[*appareil*] est une publication numérique initiée par Bruno Guattari. Éditeur. Elle se veut une extension souple (voire élastique) des différents projets en cours, dont la revue *margelles*, tout autant qu'un objet autonome qui proposera, sous forme de cahiers, diverses propositions littéraires et/ou plastiques. La forme et le format s'adapteront autant que possible à ces propositions.

⌞

Julie Buisson vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques.

Son écriture privilégie plutôt des formats courts : nouvelles et poésies. Elle se consacre par ailleurs à une pratique de collage combinant textes et images.

[> compte instagram](#)

⌞



Bruno Guattari. Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : <https://www.brunoguattariediteur.fr/index.html>

e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com



Bruno Guattari. Éditeur